

UNE ÉVOCATION DE MIRCEA ELIADE - L'HOMME, LE PROFESSEUR, LE SCIENTIFIQUE

Diana RÎNCIOG, Assistant Professor, PhD, "Petrol-Gaze" University of Ploiești

Abstract: The article aims to illustrate Mircea Eliade's way of being and thinking in his encounters with Claude-Henri Rocquet, encounters which reflect a fascinating inner face of the one who was going to come to the fore as novelist, short story writer and expert in the history of religions. It evokes Mircea Eliade's childhood, his youth under the sign of spiritual and social experiences, as well as his friendship with Emil Cioran and Eugen Ionescu. The sacred element is the most precious hypostasis of the one who tries to make sense of mankind's troubled times. India remains the space which has determined Mircea Eliade's spiritual development, just as Paris is the city that has established him as a leading European intellectual, whereas Chicago is the place where he reached the peak of his academic career.

Keywords: history, religion, sacred, labyrinth, experience

Le livre présentant les entretiens de Mircea Eliade avec Claude-Henri Rocquet signifie une occasion de choix pour connaître davantage la personnalité exceptionnelle de l'écrivain et philosophe roumain qui a laissé un énorme héritage à son peuple et à l'humanité tout entière, à partir du moment où il a choisi le français comme langue d'expression, après le roumain natif. Pourtant, tout pays natal, le lieu de sa naissance, reste une sorte de géographie sacrée; c'est pourquoi la ville de Bucarest signifie pour Eliade « une mythologie inépuisable » [6, 57], qui peut aider à la connaissance de l'histoire du pays d'origine.

C'est important pour nous, les lecteurs d'aujourd'hui, de comprendre le début de l'activité de Mircea Eliade, pour mieux saisir les racines de sa méthode de travail, l'inspiration de ses écritures, sa vision sur le monde et sa philosophie quant à l'existence quotidienne. Nous trouvons une excellente évocation de la vie de Mircea Eliade dans les livres, minutieusement documentés, *Viața lui Mircea Eliade* ou bien *Eliade și Noica*. [5,6, *passim*]

Dans le dialogue avec Claude-Henri Rocquet, Mircea Eliade dévoile des aspects remontant à son enfance, à sa jeunesse, pour expliquer plus clairement l'homme et l'écrivain à l'âge mûr. Par exemple, il avoue qu'il reste redevable à sa famille pour la liberté offerte, car il a eu ainsi le courage de l'expérimenter, il a connu la curiosité des lectures formatrices: « Et moi, à vingt ans... Ma famille m'a laissé tout faire: aller en Italie, acheter toutes sortes de livres, étudier l'hébreu, le persan. J'avais une grande liberté.» [1, 15] En ce qui concerne les lectures formatrices, tout le monde connaît *Le Roman de l'adolescent myope*, où Mircea Eliade raconte ses premières expériences livresques (il lisait beaucoup Balzac, aspirant à la lecture intégrale de la *Comédie humaine*): il lisait d'abord des romans, au début, à l'âge de dix ans, les romans de Dumas, des policiers, des contes, etc. Il était passionné des sciences naturelles, comme Goethe (la comparaison lui appartenait et il en était fier), surtout de l'entomologie, d'où certains articles sur les insectes, parus dans le *Journal de sciences*

populaires. [1,22] D'ailleurs, Mircea Eliade a gardé toute sa vie la conviction qu'il n'y a pas de contradiction entre la recherche scientifique et l'activité culturelle – ses souvenirs témoignant de sa carrière commencée en Roumanie le prouvent parfaitement: « J'ai commencé à préparer *Zamolxis* dans les années 30; mais c'est en 1938 qu'a paru le premier numéro, qui faisait presque trois cents pages. Je voulais encourager l'étude scientifique de l'histoire en Roumanie. Dans les milieux académiques, cette discipline n'y existait pas encore d'une façon autonome. Par exemple, comme je vous l'ai dit, j'enseignais l'histoire des religions dans la chaire d'histoire de la métaphysique. Un de mes collègues parlait des mythes et des légendes dans une chaire d'ethnologie et de folklore. Alors, pour convaincre les milieux universitaires qu'il s'agissait d'une discipline assez importante et qu'on pouvait apporter là des contributions significatives, et comme il y avait en Roumanie un certain nombre de savants qui s'intéressaient à l'histoire des religions grecques, par exemple, j'ai décidé de publier *Zamolxis*. Et je me suis adressé à tous les savants, assez nombreux, que je connaissais à l'étranger. Une revue internationale, donc; publiée en français, en anglais, et en allemand avec la collaboration de quelques savants roumains. Trois volumes sont parus. C'était peut-être la première contribution au niveau, disons, européen, de la Roumanie à l'histoire des religions. » [1, 90]

Évidemment, l'expérience de l'Inde a été décisive pour la formation de Mircea Eliade et le chapitre « L'Inde essentielle » du dialogue avec Claude-Henri Rocquet met en lumière justement cette étape capitale de l'évolution de l'écrivain roumain, étant effectivement le premier de son pays à partir et à travailler dans cet espace du monde. D'ailleurs, dans son livre *Profetism românesc* [1, 87], Eliade avoue qu'il estime seulement les expériences qui ne peuvent être que strictement personnelles. Les expériences, selon lui, sont des existences. La littérature, selon Mircea Eliade, [3,44], n'est qu'un aspect de la culture, l'affirmation d'une position spirituelle, collective ou individuelle.

La littérature, dans la vision de Mircea Eliade, telle qu'il l'exprime dans les pages de son volume *Profetism românesc* [3,44], n'est qu'un aspect de la culture, l'affirmation d'une position spirituelle, collective ou individuelle. Mais la culture est aussi, croit Eliade, l'organisation et la valorisation des expériences, donc la littérature ne sera qu'une expression concrète de celle-ci, elle va refléter, dans des nuances infinies, ce mélange d'éléments qui accèdent à la conscience par les expériences. Éléments formés d'habitude par les sentiments et les jugements, les derniers en général d'ordre éthique. Par conséquent, la définition de la littérature comme affirmation des positions spirituelles, comme facette de la culture, n'exclut pas la présence des éléments esthétiques, surtout le roman est une synthèse d'émotions et d'attitudes spirituelles. Dans un bon roman, on va trouver des pages qui constituent par elles-mêmes une création esthétique.

Passionné des langues, le sanskrit l'attirait aussi, malgré les difficultés, et la méthode de l'indianiste italien Angelo de Gubernatis (décrite dans son autobiographie, *Fibra*) l'avait beaucoup aidé en ce sens: en effet, il s'agissait de travailler douze heures par jour avec une grammaire, un dictionnaire et un texte. [1,49] Se concentrer uniquement sur cette cible plusieurs mois a donné des résultats surprenants, se rappelle Eliade. Apprendre une nouvelle langue pour lui c'était toujours le désir de lire une certaine œuvre dans la version d'origine, donc il a appris l'italien pour lire Papini, l'anglais pour lire Frazer, le sanskrit pour lire les textes tantriques. Comme remarque Claude-Henri Rocquet, la langue est le chemin, jamais le

but. [1,51] La réplique de Mircea Eliade renforce cette vision et donne la perspective de ses ambitions, de ses aspirations:

«La langue, pour moi, n'était qu'un instrument de communication, d'expression. Plus tard, j'ai été très heureux de m'en être tenu là. Parce que, enfin, c'est un océan. On ne finira jamais: il faut apprendre l'arabe, et après l'arabe le siamois, après le siamois l'indonésien, après l'indonésien le polynésien, et ainsi de suite...J'ai préféré lire des mythes, des rites, appartenant à ces cultures; essayer de les comprendre.» [1,52]

Pour revenir à l'expérience indienne de Mircea Eliade, cela lui a fourni trois leçons précieuses: tout d'abord, ce fut la découverte de « l'existence d'une philosophie, ou plutôt d'une dimension spirituelle indienne, ensuite fut le sens du symbole » (en Roumanie, Eliade n'était pas attiré par la vie religieuse, par les églises, trop encombrées d'icônes, selon lui) et finalement, la troisième acquisition fut «la découverte de l'homme néolithique» [1, 68-69]

Évidemment, la rencontre avec le professeur Dasgupta et ensuite avec le fameux Tagore signifie des expériences uniques dans le parcours intellectuel et spirituel de Mircea Eliade. Le premier lui a organisé le programme à Calcutta et l'a initié à la conversation en sanskrit; l'autre a été pour lui une vraie révélation, celle de réunir dans sa personne les qualités, les vertus et les possibilités de l'être humain. D'autres rencontres ont beaucoup compté pour définir sa propre personnalité, avoue Mircea Eliade, qui se rappelle Ortega (connu à Lisbonne), ou bien Teilhard de Chardin (visité chez lui, rue Monsieur, à Paris), et encore les Roumains vivant dans la capitale française (Cioran – dont il était ami dès leur connaissance en Roumanie – et Ionesco, qu'il avait connu à Bucarest, mais qui était devenu son ami à peine dans l'étape parisienne de son existence). Dans le *Journal*, Eliade évoque toutes ces liaisons qui l'ont poussé à la méditation de son propre discours littéraire, qui ont influencé sa pensée. Par exemple, au cas de Ionesco « c'est la richesse poétique et la puissance symbolique de l'imagination » [1,115] qui l'ont impressionné, dit-il, dans le théâtre de Ionesco; d'ailleurs, noter un rêve lui semble une chose utile, pour se connaître et en plus, cela peut donner des idées pour la création littéraire!

Tout comme une chose utile, une méthode même pour commencer l'écriture, c'était d'interroger ses collègues et des spécialistes, car cela lui épargnait la lecture de milliers de pages de faible intérêt. Quant à la discipline du travail, elle existait pendant sa jeunesse, avec une distribution exacte des tâches par heures, mais plus tard, écrire un roman n'exigeait pas de plan, mais une vision, un paysage ou un dialogue qui constituait à chaque fois le déclic. Dans le cas du roman *Forêt interdite*, par exemple, montre Mircea Eliade, la première image fut celle du personnage principal :

« Il se promenait dans une forêt près de Bucarest, une heure avant la minuit de la Saint-Jean. Dans cette forêt, il croise une voiture puis une jeune fille sans voiture. Cela, c'était pour moi une énigme. Qui était cette jeune fille? et pourquoi le promeneur cherchait-il une voiture près de la jeune fille? Peu à peu, j'ai su qui était la jeune fille, et toute son histoire. Mais tout cela avait commencé par une sorte de vision. J'ai vu cela comme lorsqu'on rêve. » [1, 199]

Le rêve, le labyrinthe sont des leitmotifs chez Mircea Eliade. Ulysse est pour lui le prototype de l'homme, non seulement moderne, mais aussi de l'avenir, parce que c'est le type du « voyageur traqué ». Eliade associe la métaphore du labyrinthe avec le monde entier,

anticipant ce phénomène de la globalisation actuelle, mais attirant en même temps l'attention sur la nécessité de se retrouver toujours, de ne pas perdre son identité :

«Son voyage était le voyage vers le centre, vers Ithaque, c'est-à-dire vers soi-même.[...] Je crois que le mythe d'Ulysse est très important pour nous. Nous serons tous un peu comme Ulysse, en nous cherchant, en espérant arriver, et puis sans doute retrouvant la patrie, le foyer, nous retrouvant nous-mêmes. Mais, comme dans le Labyrinthe, en toute pérégrination on risque de se perdre. Si l'on réussit à sortir du Labyrinthe, à retrouver son foyer, alors on devient un autre être.» [1, 115]

Dans un de ses livres, *Mythes, rêves et mystères* [2, 211], Eliade avait affirmé que la Terre doit être figurée comme le corps d'une Mère géante, tandis que le labyrinthe était homologue au corps de la Terre-Mère (avec la précision de l'écrivain dans ses notes que le symbolisme du labyrinthe est assez complexe, ne se laissant pas réduire à un seul « motif »).

En tout cas, si Mircea Eliade s'identifie avec Ulysse, Octavian Paler est un Don Quichotte moderne, vivant ses illusions dans l'Europe de L'Est, sans jamais pouvoir quitter la Roumanie. Quant à lui, Mircea Eliade, il a réussi à le faire très tôt, et, au-delà de ses expériences, l'étape de sa carrière en Amérique semble être majeure, un vrai havre. Presque tout lui plaît là-bas – la maison, l'atmosphère dans l'université, la méthode de travail, la reconnaissance sociale; même la ville de Chicago, malgré son aspect sombre, industriel, « noir », a une belle architecture, très moderne. Mircea Eliade reconnaît même qu'il ne peut pas habiter n'importe où: il cherche partout un lieu qui lui plaise, qui l'attire, qui le fasse se sentir chez soi, c'est pourquoi les couleurs, le jardin sont indispensables. Mais ce qu'il aime vraiment en Amérique c'est, par exemple, le statut de l'épouse, du point de vue social, spirituel et culturel, sa femme étant toujours consultée au sujet des propositions formulées pour son mari, invitée avec lui à toutes sortes d'événements, etc., bref, il y a une courtoisie spéciale, un respect de la famille. En effet, Eliade apprécie beaucoup en général l'esprit de tolérance des Américains, surtout d'ordre religieux.

D'ailleurs, dans son fameux livre *Le sacré et le profane* [4, 151], le philosophe explique le devenir de la religion dans les villes modernes d'aujourd'hui: «Quant au christianisme des sociétés industrielles, surtout celui des intellectuels, il a perdu depuis longtemps les valeurs cosmiques qu'il possédait encore au Moyen Âge. Non que le christianisme urbain soit nécessairement « dégradé » ou « inférieur », mais la sensibilité religieuse des populations urbaines en est gravement appauvrie. La liturgie cosmique, le mystère de la participation de la Nature au drame christologique sont devenus inaccessibles aux chrétiens vivant dans une ville moderne. Leur expérience religieuse n'est plus « ouverte » vers le Cosmos. C'est une expérience strictement privée; le salut est un problème entre l'homme et Dieu; dans le meilleur des cas, l'homme se reconnaît responsable non seulement devant Dieu, mais aussi devant l'Histoire. Mais dans ces rapports: homme-Dieu-Histoire, le Cosmos ne trouve aucune place. Ce qui laisse à supposer que, même pour un chrétien authentique, le Monde n'est plus senti comme œuvre de Dieu.»

Pour ce qui est de son style didactique, Mircea Eliade reconnaît le fait qu'il n'a jamais été un professeur « systématique ». Ayant seulement quelques notes, sans écrire son cours, il suivait les réactions des étudiants, même quand il avait commencé son activité à Bucarest. Il a gardé cette technique d'esquisser le plan, de méditer quelques heures avant la leçon, tout en choisissant les citations utiles. Selon Mircea Eliade, le système américain est excellent par la

possibilité de parler une dizaine de minutes avec les étudiants après le cours de cinquante minutes. Et puis on leur offre également l'occasion de revoir le professeur pendant la semaine, dans des intervalles horaires fixés d'avance, où peuvent se présenter même les étudiants des années passées. Autrement dit, pour Mircea Eliade, faire un cours devant une centaine de personnes s'avère chose difficile et impersonnelle. Pour lui, l'idéal était de « creuser » certains détails avec un petit groupe bien préparé, approfondir certains problèmes qui lui sont chers. Ainsi, les étudiants apprennent-ils une méthode de travail, préparent un exposé que les autres écoutent et commentent, le professeur intervient, et les discussions durent des heures entières...En tout cas, Mircea Eliade se considérait simplement un « professeur », et pas un « gourou », c'est-à-dire un « écrivain compagnon ».

Dans un article de journal paru il y a trois ans [7, 6-7], on nous raconte avec luxe de détails les dernières vingt-quatre heures de vie de Mircea Eliade. À ce moment-là, l'écrivain roumain bénéficiait d'un respect énorme dans la ville de Chicago, où la Chaire d'Histoire des Religions de l'Université portait déjà son nom. Un incendie passé le soir de 18 décembre 1985 dans son bureau de Meadville Theological Seminary semblait anticiper la fin de son existence. Avec Ioan Petru Culianu il s'occupait à trier les documents sauvés du feu. Quatre mois plus tard Mircea Eliade n'était plus...Une attaque cérébrale était survenue mardi, le 15 avril 1986, quand il lisait dans son fauteuil le volume de Cioran *Exercices d'admiration*. Les médecins lui donnaient cinquante pour-cent de guérison. Il ne pouvait plus parler, mais était encore conscient. Huit jours vont passer en attendant un dénouement qui, malheureusement, fut le pire... Entre temps, le souci et le soin infinis de l'épouse Christinel et les visites des professeurs, de tous ceux qui aimaient et admiraient le Maître. Un vrai pèlerinage, la grande veille des amis et des disciples du philosophe, mais surtout de l'homme d'une bonté et d'une noblesse extraordinaires... Et l'illustre moribond semble avoir la gentillesse et la patience d'attendre tous ceux qui veulent venir auprès de lui pour une dernière fois (c'est le cas de Charles Long, de Bruce Lincoln, de Nathan Scott).[7,6] Le plus aimé des professeurs de l'Université de Chicago se préparait pour franchir le seuil du monde de l'au-delà... Sa femme se donnait de son mieux pour faire face avec dignité à ce terrible moment... Des centaines de personnes sont venues devant la porte du salon d'hôpital pendant les huit heures précédant le décès de Mircea Eliade. Le cœur de l'écrivain démontre une force incroyable, refusant de céder. Mardi, le 22 avril 1986, 9,40 heures, la « bataille » pour la vie terrestre prend fin et, désormais, le monde ne sera pas le même sans Mircea Eliade. Mercredi, le 23 avril, 14 heures, Eliade fut incinéré, selon son vœu. Des messes pour le repos de son âme furent célébrées dans toutes les églises orthodoxes des États-Unis. Le service mémorial a eu lieu dans l'énorme chapelle Rockefeller située dans Hyde Park, le campus de l'Université de Chicago. Au lieu des éloges, on a préféré la lecture des fragments de l'œuvre de Mircea Eliade dans les trois langues d'expression: roumain, français et anglais. On a couvert d'éloges sa cinquantaine de livres, mais surtout l'énorme bonté de leur auteur. En effet, on rendait hommage à celui qui croyait que le monde sans Dieu n'est que cendre... Mais les humains sans Eliade sont plus pauvres, ajoute Stelian Pleșoiu, évoquant le souvenir de la mort du plus fameux historien des religions.

Dans son volume *Mircea Eliade și literatura exilului* [8, 50], Cornel Ungureanu affirme que Mircea Eliade est le plus important homme de culture, autour duquel on pouvait construire un centre de résistance; c'est même paradoxal que, sans avoir la vocation d'un chef

de file, cet écrivain a représenté brillamment une génération, surtout grâce à son étonnant pouvoir de se consacrer à ses confrères, à un projet, à une idée, animé toujours par l'amour et le dévouement.

Références bibliographiques

1. ELIADE, Mircea, *Entretiens avec Claude-Henri Rocquet, L'épreuve du labyrinthe*, Éditions du Rocher, collection Transdisciplinarité, 2006.
2. ELIADE, Mircea, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, collection Folio essais, 1996.
3. ELIADE, Mircea, *Profestism românesc*, București, Editura "Roza vînturilor", vol. I., 1990.
4. ELIADE, Mircea, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, collection Folio essais, 1996.
5. HANDOCA, Mircea, *Viața lui Mircea Eliade*, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 2002.
6. HANDOCA, Mircea, *Eliade și Noica. Eseuri, comentarii, evocări*, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 2002.
7. IANCU, Cătălina, *Ultimele 24 de ore ale lui Mircea Eliade*, „Jurnalul național”, 27 septembrie, 2010.
8. UNGUREANU, Cornel, *Mircea Eliade și literatura exilului*, București, Editura Viitorul Românesc, 1995.